

ANALYSER LA RÉVOLUTION

Laurence VANOFLEN, Maître de conférences (Cslf/Litt et Phi), Université Paris Nanterre

Marc-André BERNIER, Professeur de littérature française, Université Québec à Trois-Rivières

Partie 1 – De la Littérature : une œuvre-clé du moment 1800

LV : Marc-André Bernier, bonjour. Vous enseignez à l'Université du Québec à Trois-Rivières au Canada et vous avez récemment consacré un recueil d'articles à *De la littérature* de Germaine de Staël. Pourriez-vous nous dire quelle est l'importance de cet ouvrage ? S'agit-il d'une œuvre clé du « tournant des Lumières » ?

MAB : L'année même de sa parution en 1800, cet ouvrage a immédiatement représenté un événement politique et intellectuel considérable. Politique d'abord car Madame de Staël y défend l'héritage intellectuel et philosophique des Lumières, et en même temps l'héritage républicain de la Révolution dans un contexte où commence à s'affirmer son opposition à Napoléon Bonaparte, après le coup d'Etat du 18 brumaire, c'est-à-dire de novembre 1799.

Un événement intellectuel ensuite, comme l'ont immédiatement compris plusieurs de ses contemporains, à commencer par Chateaubriand. De fait, ce texte représente une contribution majeure à l'effort intellectuel de toute une époque qui, dans l'inquiétude, cherche à concevoir le monde nouveau en train d'émerger après la Révolution. Le titre complet maintenant de l'ouvrage est le suivant : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Dans ce titre, le mot qui importe, c'est celui de « rapport ». Pour Madame de Staël, la vie culturelle entretient des rapports avec l'ensemble des phénomènes historiques qui, dans la succession des siècles, transforment les sociétés, les institutions et plus généralement les mentalités.

Prenons un exemple : celui, classique, de la différence qui existe entre les littératures antique et moderne. Dans l'Antiquité, la littérature latine, rappelle Madame de Staël, serait restée étrangère à la dimension intime de la vie affective ; à l'inverse, les écrivains modernes, notamment anglais et allemands, des écrivains comme Richardson, Young, Macpherson et son barde *Ossian*, ou alors en Allemagne Goethe et Schiller. Ces écrivains-là auraient surtout cherché à approfondir les secrets du cœur humain. Pourquoi ? C'est que la littérature moderne, selon Madame de Staël, hérite de la transformation générale des mentalités que provoquèrent les invasions des peuples du Nord et la christianisation de l'Empire romain. Or, ces grands phénomènes historiques ont également revalorisé la condition des femmes, considérées comme des esclaves par les Anciens, mais promues par les Modernes au rang de compagnes grâce auxquelles ils sont parvenus à une plus grande délicatesse de sentiment. Il faut donc comprendre les productions de l'esprit à la lumière de ces déterminations religieuses et morales, sociales et politiques millénaires.

Cet exemple montre bien l'importance de ce livre *De la littérature* dans la naissance d'une histoire littéraire et par-delà, dans ce que nous appelons aujourd'hui les sciences humaines. Chateaubriand par exemple en reprendra bientôt le schéma en remplaçant la perfectibilité, on pourra y revenir, par le christianisme qui selon lui a développé l'expression de l'amour et de la mélancolie, deux valeurs très chères à Madame de Staël.

Partie 2 – Une histoire reposant sur la théorie et la perfectibilité

LV : Vous venez d'évoquer l'originalité de cette démarche, Marc-André, mais qu'est-ce qui distingue justement Germaine de Staël des autres critiques de l'époque ?

MAB : Il faut rappeler qu'au dix-huitième siècle, la conception de l'histoire reposait le plus souvent sur l'idée d'un temps cyclique, c'est-à-dire qui fait alterner des périodes de progrès et des périodes de décadence. Voltaire par exemple, dans son *Essai sur les mœurs*, redoute que le déclin succède au dix-septième siècle classique qu'il considère comme le « Grand Siècle ». La Harpe, à la fin du siècle, considérera que la Révolution, en ruinant toutes les valeurs religieuses morales et esthétiques, a rendu impossible la production de chefs-d'œuvre.

Et c'est pourquoi son *Cours de littérature*, qui est écrit entre 1799 et 1804, défend un retour à l'esthétique classique et aux grands modèles. Dans ce contexte, Madame de Staël, en revanche, applique la théorie dite de la « perfectibilité », j'ai évoqué le mot tout à l'heure, à l'évolution de la littérature, théorie défendue quelques années plus tôt par le philosophe Condorcet dans *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, qui était de 1794.

Suivant cette perspective, l'histoire de l'esprit humain participe d'un processus qui depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, voit nos connaissances s'accroître de manière graduelle et surtout irréversible. Dans *De la littérature*, l'enquête de Madame de Staël suit donc pas à pas cette marche lente mais continuelle de l'esprit depuis l'Antiquité jusqu'à la Révolution française. Madame de Staël l'inscrit ainsi dans un temps dynamique, autrement dit dans une évolution qui fait progressivement reculer ignorance et préjugés, fanatisme et superstition, au profit d'une meilleure connaissance du cœur humain. Le tableau que Madame de Staël offre s'anime donc d'un sentiment d'espérance en un avenir nécessairement meilleur que le passé, idée que reprendront bien entendu avec ferveur les dix-neuvième et vingtième siècles.

Partie 3 – Une réponse aux dénonciations des Lumières

LV : Alors justement, vous avez parlé, en commençant, de la dimension politique du livre. Par le détour de la littérature, Germaine de Staël ne répond-elle pas de façon indirecte aux dénonciations des philosophes et des Lumières qui fleurissent précisément au moment où la société aspire au retour à l'ordre, c'est-à-dire après Thermidor ?

MAB : Les espoirs que suscite la doctrine de la perfectibilité que je viens d'évoquer se heurtent à l'expérience, récente en 1800, de la Terreur révolutionnaire, expérience que Madame de Staël décrit elle-même comme, je la cite, « un phénomène monstrueux » qui a suspendu les progrès des Lumières. Plusieurs de ses contemporains, toutefois, n'hésitent pas à aller un peu plus loin en prétendant que la Terreur était la conséquence inévitable du progrès lui-même des Lumières. C'est notamment la thèse de l'un des philosophes contre-révolutionnaires les plus influents, l'anglais Edmund Burke.

Dans un ouvrage paru sous le titre de *Réflexions sur la Révolution française*, au début de la Révolution, en 1790, Burke critiquait notamment la notion de « contrat social » qui venait de Rousseau, et il critique également la Déclaration elle-même des Droits de l'Homme. Il s'agissait pour

lui en fait de principes abstraits, c'est-à-dire étrangers à l'expérience historique d'une humanité qu'il conçoit comme dominée par des passions égoïstes, et par conséquent étrangère aux principes d'égalité et de fraternité. C'est pourquoi il vaut mieux préférer à ces principes juridiques, abstraits, qui ne renvoient à aucune vérité humaine selon lui, des traditions historiques bien réelles qui depuis toujours, moralisent le comportement des individus en les enracinant dans des convictions séculaires, des habitudes nationales voire des préjugés.

Madame de Staël, bien au contraire, considère comme illusoire le retour aux traditions et aux anciens préjugés. On ne peut pas faire, je la cite, elle a une belle expression, « on ne peut pas faire rétrograder la raison » et à la Terreur, il faut répondre bien au contraire par plus de lumières encore. Cette attitude surtout l'invite à ouvrir de nouvelles perspectives.

Suivant son aspiration, une aspiration qui va être très caractéristique du dix-huitième siècle finissant et bientôt de notre propre modernité, l'écrivain et l'artiste devront répondre aux violences de l'Histoire en s'engageant, c'est déjà l'idée qui est présente chez elle, en s'engageant activement dans la transformation du monde.

De la littérature appelle donc les écrivains à renoncer aux jeux de mots frivoles dont la floraison avait caractérisé la littérature française de la fin de l'Ancien Régime, et parce que les temps nouveaux exigent une littérature capable d'exercer un véritable magistère sur l'opinion, soit depuis la tribune de l'orateur, soit dans les pages ardentes d'une œuvre d'imagination.

Autrement dit, avec la Révolution, les écrivains doivent partir à la conquête de nouveaux progrès qui puissent devancer l'époque dans laquelle ils vivent. Bientôt, ces thèses orienteront les choix romanesques de *Corinne ou l'Italie*, qui est un roman majeur du début du dix-neuvième siècle.

LV : Dans tous les cas, inutile de dire que cette conception du rôle de l'écrivain déplaît au Premier Consul, désireux de doter son régime d'une littérature égalant les classiques. Merci Marc-André Bernier pour ce riche échange qui nous a beaucoup appris sur *De La Littérature*.

MAB : C'est moi qui vous remercie.